

CH 12 Les combats de Desvres et Alincthun.

A peine débarqués en gare de Desvres, après leur héroïque combat de Longfossé, les hommes du 35° RAD du capitaine Lysensoone se mêlent à ceux du 1° bataillon du 65° RI que le commandant Le Guevel a, depuis l'aube, disposés en ordre de bataille. Devant cette organisation militaire, les nombreux réfugiés cherchent par tous les moyens à quitter la cité. Déjà, le ravitaillement manque pour alimenter cet afflux de population désemparée.

Du côté de la gare, beaucoup de soldats non encadrés qui ont gardé leur fusil sont incorporés sans difficulté à l'organisation de défense. Ceux qui sont sans arme ou qui montrent peu d'ardeur au combat sont enfermés dans la cour de la cimenterie. Dès son arrivée, le commandant Le Guevel a mis en place deux secteurs principaux de résistance d'une compagnie chacun. L'un vers Menneville aux ordres du capitaine Subrenat, l'autre au bas des Courteaux aux ordres du capitaine Mackenzie. La compagnie du capitaine Brunet reste en réserve avec la section des mitrailleuses sauf celles qui sont équipées du trépied antiaérien car un avion de reconnaissance allemand survole Desvres en permanence. Elles sont placées sur les pentes du mont Pelé dominant les voies de la gare des marchandises où plusieurs trains sont stationnés. Parmi eux, il y a un train de matériel du génie de l'armée belge, arrivé sans aucune troupe et qui sera copieusement pillé les jours suivants.

Tôt le matin, alors que des unités anglaises traversent Desvres en refluant vers Boulogne, l'avant-garde de la 1° Panzer arrivant aux Courteaux fait une incursion vers la gare. Elle est violemment repoussée. Le commandant de cette avant-garde et un autre officier sont tués et 13 soldats sont blessés. Les Allemands se replient sur les monts dont un groupe prépare le contournement vers Saint-Martin-Choquel. Conscient de la difficulté que représente le blocage de Desvres, la 1° Panzer procède à son regroupement au niveau de Zoteux. Déjà, les parachutistes largués pendant la nuit s'infiltrèrent dans la carrière des Ciments Français et, de loin, ouvrent le feu sur les soldats qui circulent le long des voies. A 15 heures, c'est l'attaque. C'est sur la route de Menneville, contre les barrages du capitaine Subrenat que le premier accrochage a lieu. Les barrages sont couverts par des canons antichars du 65° RI. Un premier char s'arrête. Deux soldats en descendent pour inspecter le barrage. Ils sont immédiatement abattus. Le char, en

réponse, détruit deux canons antichars. C'est le déclenchement d'une lutte farouche avec des tirs de mortier du 65° RI provenant du secteur de la gare. L'attaque est stoppée et une automitrailleuse ennemie venue en renfort est touchée de plein fouet. Les barrages confectionnés de véhicules abandonnés et de wagonnets de carrière s'avèrent efficaces. Il en est de même à l'ouest de la gare aux barrages du capitaine Mackenzie dont un canon fait mouche sur le char de tête qui se présente venant des Courteaux. Il brûlera toute la nuit. Le reste de la colonne engage le combat jusqu'au moment où le véhicule du chef de section est touché. Le danger est trop grand pour le moment. Le retrait est ordonné pour tenter le contournement de ces barrages solidement implantés. Les attaques se portent maintenant par le vallon entre le Mont Pelé et le Mont Hulin, au lieu-dit 'La Houlette'. Deux chars qui s'y présentent sont détruits par un canon soigneusement dissimulé. Un peu plus loin, un Panzer IV immobilisé faute de carburant est également touché. Deux autres chars sont touchés et s'enflamment. Vers 19 heures, six heures après le début des combats, les Allemands piétinent toujours ne sachant comment affronter cette résistance inattendue et provoquant des pertes lourdes en matériel et en hommes. Cependant leur pression s'organise et s'accroît au pied de la côte des Courteaux. Plusieurs mitrailleuses et canons antichars sont détruits, amenuisant d'autant la défense. Les Allemands, pour préserver le reste des hommes et des blindés, changent de tactique. Par petits groupes, l'infanterie d'accompagnement s'infiltré jusqu'à la gare suivie par quelques blindés. Les gars du 65° RI et ceux du 35° RAD qui tiennent farouchement le passage à niveau de la gare ne cèdent le terrain que mètre par mètre. Mais alors que la nuit tombe, les points de défense sont investis un à un par l'infanterie portée. Les Français retraitent dans les rues de Desvres en menant des combats retardateurs. Vers minuit, la ville est quasiment encerclée. Le commandant Le Guevel ordonne le décrochage par la seule voie encore possible, au nord, par la forêt de Desvres. Le 35° RAD reçoit l'ordre de quitter Desvres en dernier et de couvrir la retraite en serrant de près pour ne pas perdre contact.

C'est ainsi que le 23 mai, alors que le soleil pointe à l'horizon, les rescapés des combats de Desvres, exténués, se retrouvent à Alincthun. C'est environ à cette même heure que les chars allemands peuvent enfin pénétrer dans Desvres et se regrouper sur la place. Au cours de la

retraite, certaines sections se sont égarées à Bournonville et Crémarest. Elles y sont capturées et dirigées vers le stade de Desvres, stalag provisoire. Les hommes sont fourbus. A Alincthun, ils s'écroulent de fatigue. Et comme tout Breton qui se respecte, ils râlent lorsque le commandant Le Guevel ordonne l'organisation de la défense, mais ils exécutent. Alors que le "mouchard" tourne avec insistance au-dessus de leur tête, vers 14 heures, un side-car allemand se présente route de Desvres. Les coups de feu claquent. L'officier de liaison dans le panier est tué sur le coup et laisse tomber sa sacoche sur la route alors que le side-car fait demi-tour. Les documents sont récupérés. Ils indiquent les mouvements des différentes Panzers du secteur dans le contournement de Boulogne. Impossible de transmettre ces renseignements à l'état-major, le téléphone est coupé et des véhicules allemands circulent déjà sur la route de Saint-Omer. Il faut attendre la nuit pour tenter de rejoindre Boulogne par la forêt. Ils n'en auront pas le temps. Vers 16 heures, c'est l'attaque. Trois compagnies d'avant-garde du groupement du colonel Balck débarquent des camions aux abords du village. De tous les côtés, les Français font feu mais bientôt les munitions s'épuisent. Le seul canon de 25 mm du 35° RAD que le capitaine Lysensoone fait reculer de maison en maison fait ce qu'il peut, tout comme les hommes qui s'esquivent vers le centre du village, l'église et le cimetière qui devient le lieu de combats acharnés pendant une demi-heure. Bientôt c'est l'ultime défense dans la cour même du presbytère où un char pénètre subitement lançant des grenades qui explosent dans le groupe des défenseurs. Le commandant Le Guenel, qui a continué le combat malgré sa blessure au bras par un éclat de grenade, donne l'ordre de sonner le "cessez-le-feu".

Vaincus, les hommes sont rassemblés place de l'église et désarmés. Mais dans les yeux rougis de fatigue de ces soldats, se lie la fierté d'avoir sauvé l'honneur en combattant jusqu'aux limites du possible. Ils ne savent pas que le lendemain, 24 mai, à 15 heures, avant la capitulation de Boulogne, le général Lanquetot procédera à l'incinération de leur drapeau, sous les plis duquel ils ont tant donné. Il avait auparavant récupéré, attachée à la cravate du drapeau, la médaille de Croix de Guerre gagnée par leurs aînés de 14-18. Honneur aux valeureux soldats du 65° RI.